

## ÉMILE L'AFRICAIN

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

*Histoire de la poupée*, Écriture, 2000.

*Art brut*, Écriture, 2001.

*Le Manteau de la Vierge*

(Prix Méditerranée 2007), Fayard, 2007.

*Amis de la poésie*, Fayard, 2007.

*Le corps qui souffre*, Édition privée  
hors commerce tirée à 200 exemplaires, 2008.

ESSAIS

*Rigor mortis*, Écriture, 2002.

*Céline : je ne suis pas assez méchant*

*pour me donner en exemple*, Écriture, 2003.

*Céline, Hergé et l'affaire Haddock*, Écriture, 2004.

DVD

*Céline vivant*, Éditions Montparnasse, 2007.

Pour joindre l'auteur  
*ebrami@club-internet.fr*

Émile Brami

# Émile l'Africain

*roman*

Fayard

© Librairie Arthème Fayard, 2008.  
ISBN : 978-2-213-63775-4.

*À la mémoire de Patricia Teboul, ma sœur  
en amitié, dont la disparition demeure à jamais  
une tragédie pour tous ceux qui ont eu la chance  
de connaître et d'aimer cet être d'exception.*



*J'avais pourtant élaboré un système de défense très au point devenu connu dans le jeu de l'échec sous mon nom, « la défense Ajar ».*

Romain GARY (Émile Ajar), *Pseudo*.

*Comment nous attarder à des livres auxquels, sensiblement, l'auteur n'a pas été contraint ?*

Georges BATAILLE, *Le bleu du ciel*.



« Monsieur Brami est un homme laid, méchant et cruel, avec de grandes dents jaunes. »

Dans mes romans, je ne cesse de me mettre en scène sans indulgence, parfois de façon malveillante. Ne me suis-je pas dépeint tour à tour sous les traits d'un pré-adolescent violeur, d'un peintre nonagénaire, fou et paranoïaque, puis d'une lesbienne, méchante, elle aussi, comme la gale ? J'obéis ainsi à l'injonction de Louis-Ferdinand Céline, qui ordonnait à quiconque aurait l'incroyable prétention d'écrire sur soi : *Il faut noircir et se noircir*. Pourtant, ce court portrait physique et moral reste – et restera sans doute – le plus précis, le plus juste que l'on ait fait de moi.

Il a été rédigé pendant une autre de mes vies, lorsque j'enseignais encore, par une élève de sixième à qui un collègue avait proposé comme sujet de rédaction : « Décrivez un professeur de l'établissement. » Pourquoi cette fillette d'une dizaine d'années que je n'avais pas en cours, que

j'avais dû croiser sans, autant qu'il m'en souvient, lui avoir jamais adressé la parole, m'avait-elle choisi comme modèle avant de m'exécuter avec cette froide innocence ? Peut-être était-ce la façon qu'elle avait trouvée de me faire comprendre, par cette phrase lapidaire, que, sans me connaître, elle m'avait percé à jour ? Son message était clair : « Je ne coupe pas à vos mensonges. Contrairement à tous ceux que vous trompez, moi, je ne suis pas dupe. » Depuis, je me pose une seconde question, plus angoissante encore : comment, alors que je me croyais passé maître dans l'art feutré de la dissimulation, avait-elle pu voir au travers des nombreux masques que je superpose dans l'espoir de me protéger ?

(Durant cette même année scolaire riche en péripéties minuscules, après une leçon sur les anagrammes, une de mes classes de seconde, en mélangeant les lettres d'Émile Brami, fabriqua *L'émir abîmé*, qui rappelle le *Pauvre Lélian* de Paul Verlaine et donne un autre raccourci de qui je suis.)

La petite avait raison, je suis très laid. Et j'en souffre, parce que, sans doute plus que d'autres, je suis douloureusement sensible à la beauté,

après quoi je ne cesse de courir, que j'ai essayé d'enfermer, autrefois dans la peinture, à présent dans les mots. Je voudrais être cru quand je dis que je ne m'aime pas.

Enfant, petit Tunisien sans culture, je rêvais, de façon incompréhensible, danse, arabesques et entrechats qui feraient de moi un adulte léger et gracieux. Puis il fallut se rendre à l'évidence : pesant, pataud, enfermé contre mon gré dans une enveloppe que je refusais de toutes mes forces et à laquelle je ne m'habituerai jamais, j'étais Caliban plus qu'Ariel.

Jeune, je détestais ma peau bistre de Levantin, ma maigreur, mon poil dur et dru, mes cheveux frisés, ces yeux humides de chien, cette bouche à la denture chaotique, aux lèvres molles et épaisses, ces traits, paradoxalement, veules et marqués. Quand une fille, ou parfois un garçon – j'avais alors du succès avec les messieurs d'un certain âge, j'aurais fait un Abdallah plausible pour quelques folles littéraires émoustillées par la lecture de Jean Genet ou de François Augiéras –, me manifestait de l'intérêt, j'en restais stupéfait puisque leur désir n'avait pu naître que d'un malentendu.

Aujourd'hui, au seuil de la vieillesse, je ne supporte pas l'image que me renvoie mon miroir

le matin, ou, lorsque paraît un de mes livres, les photographies que publient les journaux, les seules que, par obligation, j'accepte de laisser prendre. J'y vois un homme fatigué, gris, aux chairs flasques et pendantes, dont le visage rappelle, chaque jour un peu plus, celui de mon père au début de la maladie qui allait le tuer. Mes bras ont fondu, je n'ai plus de jambes ni de fesses et il m'est poussé un ventre de notaire. Je ressemble désormais à ces personnages qu'enfants nous fabriquions, mes frères et moi, en enfonçant quatre allumettes dans un marron.

Je traîne mon corps comme une masse inerte en perpétuelle résistance, un adversaire déclaré. Cet étranger malveillant, que je ne comprends pas, j'ai choisi de le traiter en ennemi. Exceptée l'hygiène maniaque, presque pathologique, à laquelle je le soumets, je le contrains, l'ignore ou le néglige. Je le couvre plus que je ne l'habille, je le nourris n'importe comment, je ne le soigne que lorsque la gêne, parfois la douleur, deviennent trop fortes. En le privant de repos et de sommeil, mais aussi de nez, de bouche, de sexe, je l'ai rendu à peu près inapte au plaisir. Les seules jouissances que je lui autorise sont intellectuelles, autant dire abstraites. (Et encore... Matthieu Galey n'écrit-il pas dans son journal que « l'écrivain engrange sans jouir » ?)

Je l'ai neutralisé, réduit à l'état d'objet maladroit – sauf, peut-être, dessiner, je ne sais rien faire de mes mains – et inutile. Cette guimbarde brinquebalante, mal entretenue, qui additionne les petites pannes, pour, à force de sollicitations, démarrer chaque fois avec un peu plus de difficulté, s'arrêtera bientôt définitivement. Mais l'idée de ma mort est un animal familier et placide, tenu en laisse, qui marche à mes côtés depuis presque toujours. Et disparaître m'est égal, car, plus encore que ma carcasse, je hais l'esprit qu'elle renferme.

Je suis un infirme émotionnel qu'une membrane invisible empêche d'aller vers les autres, interdisant tout échange authentique. Mes élans les plus sincères sont brisés par une timidité malade, une pudeur exagérée et un orgueil incommensurable. Seuls les très proches devinent, parfois, des sentiments que je suis incapable d'exprimer. En revanche, ce qui vient à moi de l'extérieur est amplifié de façon extraordinaire, avec une disproportion absurde entre la cause, le plus souvent insignifiante, et les effets, toujours dévastateurs. Un événement anodin, une remarque involontaire peuvent me blesser des jours entiers et je rumine à l'infini ce que je crois être les humiliations que l'on m'inflige.

Certain, dans ma folie, d'être mis au ban de l'humanité, désespéré de me savoir retranché d'elle, la logique voudrait que j'en finisse. Mais, trop lâche pour passer à l'acte, le suicide reste, au-delà d'une tentation permanente, un jeu de l'esprit (imaginer l'impossible, le monde sans moi) associé à un fantasme agréable (ils seront bien punis, tous).

Puisque je n'avais pas le choix, par pure convention sociale, afin de survivre au milieu des autres et de créer l'illusion d'exister avec eux, j'ai dû me résoudre à mentir et à dissimuler. Comme ces animaux à chair tendre dont les prédateurs sont friands, j'ai sécrété une armure complète, ma carapace, l'exosquelette où je me glisse pour affronter le monde. Acteur de *commedia dell'arte* improvisant au quotidien, par petites touches, à force de réglages et de corrections, j'ai construit un personnage de caméléon. Pour me fondre dans la masse et échapper au regard des autres, à l'image de Zélig, le héros de Woody Allen, je grossis avec les obèses, ma peau s'assombrit au contact des Noirs, une barbe de rabbin me pousserait dans une synagogue. (Cependant, ma plus étonnante métamorphose, ma plus brillante imposture, n'est-elle pas de m'être transformé en écrivain français ?)

Instinctivement, je possède sans les connaître toutes les langues, je peux entrer en empathie avec n'importe qui. J'épouse les contours de mes interlocuteurs, je précède leurs attentes, je leur dis ce qu'ils veulent entendre et je les approuve en tout. Je fais mine de me passionner pour les médiocres péripéties de leur existence avec une conviction en apparence absolue, et qui l'est à cet instant précis, car, sinon, comment serais-je crédible ? Si j'avais eu assez de culot et le courage de la malhonnêteté, j'aurais fait une brillante carrière d'astrologue à la mode, de psychanalyste mondain ou d'escroc de haut vol.

Alors que, dans le fond, je suis sombre, tourmenté, colérique, égoïste, mesquin, arrogant, vaniteux, vampirique et manipulateur – autant de qualités nécessaires à un romancier –, *méchant et cruel* pour résumer, j'apparais comme un homme falot (Brami ? Ah lui... Oui, il est plutôt sympathique...), d'une intelligence médiocre, sans aspérité ni malice, mais serviable, chaleureux comme on attend que les Méditerranéens le soient, volontiers rieur, amateur de blagues ressassées et de calembours stupides. Un peu en retrait, toujours dans l'ombre, ni compétitif ni dangereux, les mâles dominants m'ignorent, les femelles, quand elles me voient, me

regardent avec dédain ; je suis transparent pour les garçons de café, on m’oublie dès que j’ai tourné le dos. En langage de cinéma, je suis une « silhouette », ces acteurs de complément qui, parce qu’ils ont une ligne de texte, se situent à peine au-dessus des figurants muets. Pour singer la formule éculée de Rimbaud, dans mon cas, « Je n’est personne ». (Mais *Personne* est le nom derrière lequel se cacha Ulysse pour embrouiller le cyclope Polyphème, lui crever l’œil et ainsi pouvoir lui échapper.)

Ces passages incessants du monstre au brave homme, d’un réel mal maîtrisé à une fabulation envahissante, me contraignent à une vigilance de chaque instant. Je devine que le moindre relâchement ferait voler en éclats le fragile édifice érigé avec tant de peine. La tension permanente, l’épuisement nerveux et les problèmes de personnalité qu’engendrent ces allers-retours, ajoutés à une anxiété dévorante héritée de ma famille (« Ajôrrdui, j’ai la goisse », se lamentait ma grand-mère dans son mauvais français), m’ont conduit à fréquenter très tôt les psychiatres. En revanche, bien qu’on me l’ait proposé à de nombreuses reprises, j’ai toujours refusé la cure psychanalytique. Parce qu’elle est vendue avec les mêmes arguments publicitaires qu’un trekking sur une

terre lointaine. Que je suis réfractaire à toutes les croyances, aux Églises et à leurs clergés, fussent-ils laïcs. Que, étant malade, j'ai besoin d'un médecin qui me remplira une feuille de soins et non d'un thérapeute coopté selon des critères mal définis par je ne sais quelle école de Vienne, de Romorantin ou d'Oulan-Bator, à moins que, mieux ou pire encore, il ne se soit « autorisé de lui-même ». Que, pour engager un échange, je dois pouvoir regarder mon interlocuteur en face. Sauf un court laps de temps, ces cinq ou six mois durant lesquels j'allais si mal que j'ai dû me résoudre à prendre des médicaments, pour garder un peu de lucidité et un certain contrôle de moi-même, je m'interdis aussi le confort ouaté des camisoles chimiques.

Je suis un patient difficile. Des psychiatres, j'en aurai usé un certain nombre, les abandonnant d'habitude après deux ou trois séances, car il est inconcevable que je me confie à quelqu'un que j'estime moins intelligent que moi – ce qui réduit considérablement le champ des possibles –, à plus forte raison que j'accepte d'être soigné par lui. Or, contrairement à la légende, la profession semble concentrer moins de fous pittoresques, dont la fréquentation serait intéressante, instructive,

drôle ou même, pourquoi pas ?, effrayante, que de petits maniaques perdus dans une foule d'imbéciles sentencieux. J'ai connu le moine calligraphe qui enluminaut aux feutres de couleur, en tirant la langue d'application, les majuscules des notes qu'il prenait ; le rapiat qui dressait des listes de soldieries de vêtements dégriffés et de gargotes à petit prix, très fier de son record, un menu libanais mezzés, kefta, baklava, café turc, pour, à l'époque, l'équivalent de cinq euros ; l'illuminé qui mélangeait la numérologie, les tarots de Marseille et le Yi King aux théories comportementales. Tant d'autres qui ne méritent pas qu'on esquisse leur portrait... Et, en la revisitant, je m'aperçois que ma collection ne comporte aucune femme, ce qui a certainement une signification...

Jusqu'à ma rencontre, voilà bientôt dix ans, avec Pierre-Déodat Gottlieb.

Hormis l'étonnant patronyme qui semblait le prédestiner à son métier, Pierre-Déodat Gottlieb ne ressemble pas à ses confrères. Ceux-là d'ordinaire sont grands, maigres, légèrement dégarnis, grisonnants avec distinction. Élégamment vêtus d'habits coûteux, aux couleurs sombres et chaudes, à la coupe discrète et surannée (la veste de charpentier en velours reste un indémodable), ils portent, par

souci du détail exact, de modestes lunettes rondes à monture d'acier et parlent en agitant les mains. Lors de notre premier entretien, Pierre-Déodat (« Puisque nous serons conduits à nous voir régulièrement, si vous le voulez bien, vous m'appellerez Pierre-Déodat et je vous dirai Émile ») m'a fait penser, sans que je puisse comprendre le cheminement qui m'a conduit à cette image, à Yi-Yi, un des pandas du zoo de Pékin. Rond, tout petit, les cheveux teints en un noir corbeau si profond que nul ne peut le supposer naturel, il arbore triomphalement des tenues bariolées, aux couleurs criardes et aux motifs discordants, que l'on verrait plus volontiers sur l'auguste d'un de ces cirques qui font en été la tournée des campings de plage que sur un bourgeois prospère du cinquième arrondissement de Paris. Je le soupçonne de se cacher dans ses habits de clown comme je me déguise en lourdaud serviable. Un rictus permanent découvrant des dents spectaculairement blanches et fausses, il pose les bonnes questions, celles qui font mal, avec le ton réjoui de celui qui va vous en raconter une bien bonne.

« Cette petite fille, qui vous aurait démasqué, n'est-il pas plus probable que, voulant régler un compte, quel qu'il soit, peu importe, avec les

professeurs de l'établissement, elle aura choisi un enseignant au hasard, à condition toutefois de ne pas l'avoir en classe parce qu'elle devait penser que ce serait moins dangereux pour la suite ? »

« Que peut bien signifier, alors que vous soutenez n'attacher aucune importance à votre corps, que vous viviez avec une femme médecin *et* chercheur, spécialiste de la réhabilitation, de la réappropriation de leur corps, justement, par des accidentés de la vie hémi- ou tétraplégiques ? »

« Quant à cette prétendue double personnalité, nous nous rêvons tous en Docteur Jekyll et Mister Hyde, c'est tellement romantique et flatteur... Cependant, laissez-moi vous dire que vous vous détestez non pas pour ce que vous croyez être, mais pour ce que vous n'êtes pas, ce qui n'est guère original. J'en suis désolé pour vous, mais je crois bien que vous êtes seulement un brave homme. Le monstre d'égoïsme et de méchanceté que vous décrivez avec tant de complaisance n'existe que pour vous, puisque, si je comprends bien, personne n'a jamais rencontré votre dibbouk, ni vos parents, ni votre femme, ni votre fils, ni vos amis les plus proches, encore moins vos relations. Diriez-vous alors que, pour échapper à la solitude, vous avez fabriqué de toutes pièces cet autre maléfique,

comme certains enfants tourmentés ou trop sensibles s'inventent un compagnon imaginaire ? »

Pendant les séances, je me débats, j'essaie d'argumenter contre Pierre-Déodat tant il serait désespérant d'être réduit au personnage médiocre qu'il dessine. Mais j'ai du mal à réfuter ses démonstrations et je sors de son cabinet le plus souvent furieux contre moi-même. Il m'a très tôt conseillé de mettre en forme ces colères et de les verbaliser à haute voix : « Purgez-vous, dites ce que vous avez sur le cœur, hurlez-le si nécessaire, cela vous fera du bien... » Depuis, en imbriquant de façon inextricable vérités et mensonges, je rédige mentalement, parfois pendant des journées entières, des brûlots tour à tour homériques ou céliniens dans lesquels je mets en scène mes insuffisances, mes faiblesses, mes lâchetés. Je les veux articulés autour d'un raisonnement rigoureux, bâtis sur une progression sans faille, raclés jusqu'à l'épure, élégants comme des poèmes. C'est ainsi que, peu à peu, je crois avoir appris mon métier d'écrivain et défini les principes de mon style.

Une tradition s'est vite installée : chaque période de ces courtes mazarinades commence invariablement par la même apostrophe :

« Émile Brami, foutu connard ! »

Les premières fois, après avoir fini un texte et l'avoir rabâché jusqu'à pouvoir le réciter d'un trait sans buter sur un seul mot, je le disais chez moi. Dans les toilettes, pour la confidentialité ; dans la salle de bains, pour l'acoustique et le plaisir évident de cabotiner devant la glace ; au fond du jardin, pour m'époumoner à ma guise. Je n'étais satisfait nulle part, je n'allais pas mieux. Quand je m'en suis ouvert à Pierre-Déodat, il m'a répliqué avec cette manie insupportable de toujours répondre par des questions : « Mais enfin, comment pourrait-il y avoir de confession sans prêtre ? D'analyse sans écoutant ? Il est indispensable que vous ayez des témoins... Frottez-vous à l'extérieur... Sortez de votre maison... » Je suis donc allé crier mon mal-être, mes rancœurs et mes rancunes à des passants effrayés qui, pendant longtemps, me prenant pour un fou, se détournaient à mon passage. Mais, aujourd'hui, tant de gens braillent sur le trottoir leurs tracas domestiques, sans pudeur ni souci de l'autre, l'excroissance métallique d'un téléphone mobile greffée sur la joue (comme les cyborgs mi-hommes mi-robots des bandes dessinées de science-fiction que je dévorais enfant dans *Anticipation*, *Cosmos* ou

*Météor*, ces opuscules à quatre sous, aux couvertures bariolées, que mes parents m'interdisaient de lire) que je passe totalement inaperçu.

J'ai ainsi monologué au hasard, dans bien des lieux, sur nombre de chaussées, jusqu'à ouvrir ma librairie dans le quartier Vavin et à devoir, pour m'y rendre, passer régulièrement par la rue Notre-Dame-des-Champs.

Pour des raisons qui m'échappent, ce paysage urbain cossu, d'une affligeante banalité, a sur moi un effet apaisant, qui, curieusement, ne s'exerce que dans un sens, lorsque je marche de la rue de Rennes vers le boulevard Saint-Michel. Pour l'avoir arpentée tant de fois, la rue Notre-Dame-des-Champs est devenue un lieu résistant à toutes les tentatives d'épuisement, le décor d'un film jamais tourné, mais que je peux visionner à ma guise.

À la sortie de la station de métro Saint-Placide, l'enseigne de la boucherie du n° 1 claironne, de façon un peu ridicule, l'heure de gloire du patron : « Champion de France du fromage de tête, trophée Jean-Carmet 1977 ». (Cette préparation reste liée au souvenir de *Germinal*, lu à onze ans, et à ce passage qui m'avait tant impressionné alors,

moi qui n'ai jamais souffert de la faim : la mère Maheu, à qui il ne reste presque plus d'argent pour nourrir sa famille, achète à son mari « qui a besoin de viande » une demi-livre de cochonnaille qu'il mange seul, devant ses enfants affamés.) La pâtisserie contiguë, à l'enseigne 1900 en lettres d'or émaillées sur fond noir, où de vieilles dames bien mises, aux cheveux bleus permanentés, font la queue en papotant. Le traiteur chinois, l'inévitable épicier tunisien dont l'étal de fruits déborde sur le trottoir.

De chaque côté du croisement avec la rue de Fleurus, les vitrines immenses et presque vides de la pharmacie Stanislas exposent des bocaux d'officine ventrus. La longue façade blanche aux fenêtres protégées par de lourdes grilles de métal du n° 17 que je suppose abriter une institution religieuse. Le curieux bâtiment néo-gothique du 19 et sa porte cochère en arcade, coiffée d'un faîte pointu.

Du côté pair, la papeterie à l'ancienne où se fournissent les très chics élèves de Stanislas. Plus loin, la porte d'un bleu d'encre du 16, au petit guichet grillagé évoquant des intrigues romanesques et compliquées, tiré sur quelques secrets obscurs. La terne bâtisse officielle du collègue

Stanislas et son drapeau tricolore pendouillant sur sa hampe. L'entrée du parking sous-terrain accolé à la construction, moderne, hideuse, abritant une école d'ingénieurs.

Face au débouché de la rue Montparnasse, gagnée en avançant d'un mètre sur le trottoir, l'étonnante structure métallique de la boutique d'objets de curiosités, plaquée comme une gigantesque araignée vert sombre sur un mur aveugle à l'angle du boulevard.

Après avoir traversé Raspail dans le flot de voitures, il faut fendre les groupes d'adolescents qui, en attendant l'heure des cours, bavardent en fumant devant le lycée technique privé Carcado-Saisseval. À droite, entre les feux de circulation du carrefour et les fontes Art nouveau de la bouche de métro, incongru comme une pièce rapportée, le square miteux de la place Pierre-Lafue, avec ses quatre bancs, ses maigres parterres, ses marronniers rabougris, asphyxiés par les gaz d'échappement, et, plantée au milieu, la statue de Dreyfus au garde-à-vous, présentant les armes de son sabre brisé. Réalisée par Louis Mittelberg, qui signait Tim ses caricatures de *L'Express*, cette œuvre bien médiocre devait être installée dans la cour de l'École militaire, sur les lieux mêmes de

la dégradation du petit capitaine. Mais quelques officiers supérieurs qui, aujourd'hui encore, croient à la culpabilité de Dreyfus ont refusé de cautionner ce sacrilège. Elle s'est alors promenée des Tuileries au jardin du Luxembourg, pour finir là où elle n'a aucune raison d'être, sinon que presque invisible elle ne dérange pas. Détournée de son but – dire qu'un innocent a été condamné au seul prétexte qu'il était juif –, elle démontre *a contrario* que l'antisémitisme reste un parasite indéracinable de la société française. C'est dans ce quartier qu'échouent ce que j'appelle les « statues qui marchent », celles dont personne ne veut, que l'on déplace au gré des humeurs et des moments. Un peu plus haut, vers Montparnasse, un autre laissé pour compte, le *Balzac* de Rodin, qui, caché par les arbres, ne se remarque guère plus que le bronze de Dreyfus, malgré sa masse et sa puissance d'expression. Commandé à l'initiative de Zola par la Société des gens de lettres en 1898, au plus fort de l'Affaire, il fut refusé au prétexte que, représentant l'écrivain dans la robe de bure qu'il mettait pour travailler, il en donnait une image triviale, incompatible avec la révérence due au génie. Après de nombreuses péripéties, il ne fut installé là, un peu au hasard, qu'en 1938.

Voici le couvent du 35 qui cache derrière les lourds vantaux de bois de son portail un gigantesque jardin potager. En face, la devanture violine du restaurateur de porcelaines aux vitres passées au blanc d'Espagne. Le badigeon empêche de voir à l'intérieur, où l'on devine parfois une lumière, mais la porte de l'échoppe reste toujours fermée.

Passé la rue Sainte-Beuve, on pénètre dans ce que les riverains appellent le « triangle Vavin ». Formé de la conjonction des rues Vavin, Bréa et Notre-Dame-des-Champs, c'est le cœur du quartier. Ce périmètre minuscule enferme le théâtre du Lucernaire – dont les nombreuses petites salles accueillent les productions de compagnies désargentées et des films de ciné-club –, quelques magasins de vêtements pour gosses de riches, une placette qui pourrait servir de décor à une comédie musicale américaine se déroulant à Paris, avec sa fontaine Wallace, son kiosque à journaux et, au centre, le café Vavin. En hiver, les plus jolies étudiantes des facultés voisines viennent s'attabler à l'intérieur, devant un chocolat chaud, mais, au premier rayon de soleil, la tradition veut qu'elles s'installent en terrasse, pour y montrer leurs jambes en buvant des demis panachés rosés de grenadine.

C'est là que je prends à droite pour remonter la rue Bréa. Je ne manque jamais d'admirer l'extraordinaire construction des années 20, autrefois une HLM, à la façade entièrement carrelée, balcons compris, de briquettes de faïence blanche. Je laisse derrière moi l'immeuble de l'ancien marchand de couleurs Sennelier, qui abrite désormais la librairie jeunesse de la Fnac, la droguerie abandonnée dont le rideau de fer rouillé est baissé depuis dix ans sur un cadre de bois que l'humidité pourrit peu à peu, et j'arrive devant la grille verte, démodée et malcommode, mais que je ne changerais pour rien au monde, de ma librairie. (Pour conjurer mes frayeurs, j'ai fait en sorte de passer le plus clair de mon temps caché derrière des piles de livres et j'écris des romans.)

Je ne m'aventure jamais plus loin. À partir du triangle Vavin, lorsqu'elle devient parallèle au boulevard Montparnasse, Notre-Dame-des-Champs se perd pour moi dans le brouillard, puis dans les limbes. Je suppose que s'y alignent encore des maisons, des boutiques, des restaurants, des agences bancaires, quelques hôtels particuliers fermés sur des cours pavées, mais je ne les connais pas.